



LE PROMENEUR



Giorgio MANGANELLI

Pinocchio, un livre parallèle

Max DVORÁK

Le Greco et le maniérisme (II)

Manuel MUJICA LAINEZ

L'enterrement du comte d'Orgaz

Irène BRIN

La mondanité



La mondanité

Irène BRIN

Salles de spectacle gratuites, une bonne maîtresse de maison traite son salon comme Volterra le Casino de Paris, et Valéry y fera son discours habituel sur les poètes chinois...

Berl. Mort de la morale bourgeoise.

Chez les Hindenburg on ne cessa pas de recevoir : on y trouvait des uniformes *feldgrau*, le cliquetis des éperons, un parfum d'ambre gris, des discours lents et cérémonieux, et les souvenirs qui entouraient notre impératrice vénérée. On y parlait aussi de Guillaume, exilé à Doorn, avec un profond respect. Durant les soirées printanières, les jeunes filles portaient encore des habits blancs empesés, des bas noirs et opaques, et des souliers noirs vernis : elles saluaient le maréchal avec ce coup brusque de l'épaule droite et cette flexion tout aussi brusque de la cheville que l'on connaissait alors sous le nom de *knix*.

Le mercredi, le tout Berlin se retrouvait aux réceptions de l'ambassadeur de Chine qui avait des salons délicieux dans le style Biedermaier, et qui offrait de somptueux soupers. L'ambassadrice et ses amies se vêtaient à l'euro péenne, et portaient des lunettes. Mais les parvenus de la guerre, dédaignant le maréchal et l'ambassadrice, se seraient tout de même ennuyés dans ces milieux si respectueux de l'étiquette, si lisses et si mélancoliques. Ils offraient de leur côté de grands bals masqués où l'on buvait et mangeait beaucoup, et où l'on se cachait dans les chambres à coucher de l'étage supérieur. Aucune maîtresse de maison ne pouvait se vanter de connaître tous ses invités. Bien au contraire, car sur les huit cents personnes que ces nouveaux millionnaires accueillait avec désinvolture, à peine cinquante figuraient vraiment au nombre de leurs amis, les autres étant plus ou moins des intrus. Le comte Ezio Planer pouvait ainsi faire remarquer à une dame inconnue que la soirée était très ennuyeuse : « C'est vrai, mais je ne peux tout de même pas m'en aller. Je suis la maîtresse de maison. » La baronne Schey (qui n'était autre qu'Else Eckersberg), donnait un bal costumé : on pouvait remarquer treize dames déguisées en *liftiers* et vingt-cinq en marins saouls. Les hommes étaient en règle générale déguisés en Carmen ou en danseuses avec des tutus.

Certains anciens officiers de l'armée impériale, dans un état de misère épouvantable, mais encore en possession d'un frac en bon état, assuraient avoir trouvé un moyen de manger gratuitement tous les soirs. En faisant doubler leurs poches de gutta-percha, quelques-uns pouvaient même emporter un demi-poulet, deux perdrix ou des marrons glacés qui aideraient un peu leur femme, baronne *von und zu*, souffrant de dyspepsie en raison du trop grand nombre de déjeuners qu'elle prenait.

La presse, la Croix-Rouge et l'*Hilfsverein* organisaient d'autres fêtes, tout aussi sensationnelles, et vaguement destinées à la bienfaisance, auxquelles la comtesse Coudenhove-Calergi se présentait toujours costumée en reine Nefertiti, ses rivales se déguisant également en Egyptiennes. Le *Rot-Weiss Tennis Club* organisait des *garden-parties*, où l'on se rendait en *tight* et en habits trois-quarts voletants. A St. Anton, à côté de l'apparente sévérité de l'école de ski, la même vie berlinoise se poursuivait : les financiers et leurs amies dansaient le *charleston* et se sentaient puissants.

En Amérique, les fêtes dans les *colleges* se déroulaient selon des règles rigoureuses. Les jeunes filles pouvaient inviter leur bien-aimé, et inversement. Les couturiers lançaient des modèles particuliers *under twenty*, ce qui signifiait qu'ils convenaient à des jeunes filles de moins de vingt ans et qu'ils coûtaient moins de vingt dollars. La candeur de ces fêtes était symbolisée par une consommation énorme de fleurs, de Coca-Cola et de fruits confits. Mais les rapports entre les élèves n'étaient pas exempts d'une certaine cruauté, ni les amitiés d'une perversion subtile. Il était de notoriété publique que l'héroïne de *Sanctuary* dansait, avec une légèreté extrême, lors des réunions annuelles de son *college*.

Les films brillants et chastes vantant la gaieté polie de ces pensionnats de luxe exaltèrent rapidement les jeunes filles européennes qui tentèrent d'introduire la même atmosphère dans leurs classiques « petites sauterelles familiales ». Et l'observateur attentif aurait pu remarquer facilement combien leurs gestes, leurs petites robes, leur goût pour certains petits ballons rouges, et même pour certaines plaisanteries, restaient toujours de pénibles imitations.

Les parents de ces jeunes millionnaires, comme, du reste, ceux des petites filles qui faisaient la vaisselle ou lavaient le linge de leurs condisciples pour se payer le *college*, s'étaient créés des lois non moins rigoureuses que celles qui préoccupaient leurs filles. Les soirs de la semaine, ils acceptaient, au maximum, d'aller au cinéma, ou de faire un bridge entre voisins : la fin de semaine était consacrée aux plaisirs de l'amitié,

au sport et à la fantaisie, et dans des voitures de toutes sortes, ils quittaient leur maison pour rejoindre qu'une ferme, qu'un petit hôtel, qu'une villa historique, pour y passer deux jours mouvementés dédiés à la pêche, au golf, à des plongeurs dans une piscine, au tir et à la danse. Mario Soldati a décrit avec une très intelligente maussaderie dans ses souvenirs américains les *week-ends* des *Babbitts*, les randonnées parfaitement inutiles vers des campagnes horriblement solitaires ou des plages surpeuplées : Faith Badwin, ou Katheleen Norris, qui décrivent les délices des classes moyennes américaines en termes idylliques, ne cachent pas toutefois les grands moments d'ennui qui s'insèrent dans ces journées a priori joyeuses. *Harper's Bazaar* a consacré des centaines de pages au repos hebdomadaire des milliardaires, en expliquant comment certains déplacent chaque vendredi dix-huit domestiques d'une résidence à l'autre pour mieux recevoir leurs nombreux hôtes, alors que selon une autre théorie les hôtes doivent rester presque seuls pour mieux créer une atmosphère d'intimité : les Patrick laissent toute liberté à leurs amis du matin jusqu'au soir, et de fait, on peut souvent voir chez eux une dame en robe de bal déjeuner aux côtés d'un homme en pyjama, qui vient de se lever et prend son petit déjeuner. A Newport ou à Coney Island, on cherche à faire alterner le raffinement et l'indulgence, et les *campings* estivaux, très élaborés, y constituent une répétition de ces recherches mondaines, avec adjonction d'ours noirs ou de truites, selon que la chasse ou l'ichtyologie constitue le prétexte du pique-nique.

Le *week-end* a eu en Angleterre une importance notable en ce qui concerne l'équilibre salonard : dans *la Saga des Forsyte* la crainte de ces réunions où l'on jase a été clairement soulignée, et il faut noter dans la même œuvre le curieux épisode du procès de Fleur Mont. En effet, le père de Fleur, entendant une amie de sa fille la traiter de « petite snob », ne se contente pas de chasser l'auteur de ce commérage, mais va jusqu'à la citer en justice : il ressort des plaidoiries de l'avocat comme de la décision finale du juge qu'on ne pouvait imaginer pire offense. Le titre de *Reine des plaisirs* attribué par la société londonienne à la rivale de Fleur constitue un autre détail significatif de la part de Galsworthy. Un raffinement particulier fait de désirs et de liberté régit durant un laps de temps assez long ce qu'on appelait la *High Bohemia*, qui rassemblait les aristocrates d'avant-garde : « le cinéma doit être allemand, la musique noire, le ballet russe et la peinture française », déclaraient à l'unisson les membres de la *High Bohemia* cosmopolite.

Les femmes adorables du moment étaient réunies sous le titre de *The lovelies* : il s'agissait de Lady Louis Mountbatten, qui avait été la plus riche héritière d'Angleterre ; de Lady Loughborough, d'origine australienne ; de Mrs Lionel Tennyson, la femme du champion de *cricket* ; de la marquise de Casa, dont le mari cubain dirigeait une fabrique de moteurs ; de Mrs Dudley Ward (propriétaire d'une fabrique de dentelle) ; et de Mrs Dudley Wards (manufacture de coton). La vicomtesse Curzon et la comtesse Winchelsea constituaient *The wonderfals* et incarnaient tous les vieux rêves anglais de beauté, ce qui les obligeait à une vie de représentation au cours de laquelle elles étaient extrêmement photographiées. Mais les vrais arbitres de Londres étaient la marquise de Londonderry, la duchesse de Portland, et la duchesse de Northumberland.

Elles collectionnaient toutes plus ou moins les laques, les porcelaines et les tableaux des peintres impressionnistes français. Elles s'habillaient à Paris (mais en gâchant presque toujours, par de petits changements, l'élégance d'origine de leurs vêtements). Elles donnaient des déjeuners de famille et des réceptions politiques, se plaignaient des impôts, et partaient faire le tour du monde.

« A Paris, dès que la guerre fut finie, écrit Elisabeth de Clermont-Tonnerre, il y eut au Ritz une réunion où, pour la première fois, des dames, dites de bonne compagnie, roulèrent sous la table, et cet exemple fut suivi. » Les Américains encombraient les hôtels, les ateliers de couture, et les bijouteries ; ils achetaient tout et méprisaient tout : ils donnaient des fêtes somptueuses où personne ne parvenait à s'amuser. Les divorces furent innombrables, même dans le cercle du Faubourg Saint-Germain. Les longues absences dues à la guerre avaient habitué les femmes à la liberté et les hommes à l'insolence. Marcel Proust, muré dans ses fumigations, son liège, son téléphone et ses tricots sales apprenait avec effarement que les diverses inspiratrices d'*Ornane* abandonnaient leur mari et se saoulaient en public. Vers 1925 une Américaine lançait la mode des « *cartes d'après-cuite* », qui semblait déjà en vogue à New York. Dûment imprimées, ces cartes étaient envoyées avant même de se rendre à une fête où l'on pensait trouver un excellent whisky et d'innombrables possibilités de faire du vacarme :

*Excuse me, Mrs. Tweesdale, but I think
I should like something really nice to drink
with a bow, bow, bow...*

La maîtresse de maison recevait ce genre de message après avoir renvoyé chez eux ses hôtes totalement inconscients, et elle souriait avec indulgence, du moins en théorie.

Toutefois cette coutume américaine ne résista guère à l'atmosphère claire et élégante par nature de la France. Très vite, les *bals blancs* destinés aux jeunes filles recommencèrent, et les couturières créèrent des succursales

adaptées telles que *Lavin jeunes filles*, pour n'en citer qu'une : c'est dans des voiles blancs ou rosés, légers et très chastes, que les descendantes des Talleyrand-Périgord, des Polignac ou des Caraman dansaient convenablement, montrant leurs bras frêles, leurs visages pâles ou bronzés de sportives, qui suffisaient à consacrer leur origine ancienne et leurs instincts conservateurs, ruraux et sévères. Même si nombre d'entre elles avaient des mères américaines, l'ancienne race reprenait le dessus ; et ceux qui furent témoins des fêtes nuptiales, presque toujours campagnardes, qui se déroulaient avec une pompe modeste et auxquelles participaient les cousins cardinaux et les pauvres de la commune qui acclamaient, devront avoir une pensée émue pour des personnages qui semblent désormais disparus.

Oliviero, héros de Marcel Proust, puis directeur du Ritz, organisa pour les Weiler une cérémonie mémorable à l'occasion de l'anniversaire de Lady Mendl, avec un gâteau parsemé d'innombrables chandelles. Lady Mendl elle-même donna à Versailles des réceptions champêtres qui lui coûtèrent des années d'études : les neveux de Boni de Castellane avaient été consultés et le portrait du même Boni fut placé, tel un dieu propitiatoire, dans le salon d'entrée. Il y eut dans le pré un spectacle composé de numéros de cirque ; deux orchestres, l'un spécialisé en *swing* l'autre en tango arrivèrent en avion spécialement pour l'occasion. On put goûter trois cents sortes de tartines inédites et un souper froid : puisque c'était l'époque du *Front populaire*, on servit un souper chaud à tous les chauffeurs rassemblés dans un petit hôtel de Versailles.

On fit alterner, pour le roi et la reine d'Angleterre, des rappels historiques des grands siècles et des distractions contemporaines. Le goût pour l'histoire s'introduisait si profondément dans les ambitions salonardes que l'année suivante, en 1939, on vit fleurir une infinité de bals costumés, de celui du comte Etienne de Beaumont qui restera célèbre, aux autres de style empire, persan ou chinois. On vit encore une fois paraître les merveilleuses : Eve Curie, au beau visage mélancolique, la maharani de Kapurthala, douce et dorée, Gogo Schiapparelli, la fille de l'illustre couturière, la princesse de Faucigny-Lucinge, et Madame Ralli, couvertes de turbans et de plumes ou d'écharpes scintillantes comme des étoiles. L'anniversaire de la Tour Eiffel fut célébré par un dîner mémorable, où Elisabeth de Clermont-Tonnerre fut empreinte, pour la dernière fois, du reflet d'*Oriane*. C'est probablement là-haut, sur cette architecture inutile et bien-aimée, que se conclut l'histoire mondaine de la France.

Petite géographie de Ladislao Lakatos :

Berlin : « Utopie aus jener fernen Zukunft wenn der Weltkrieg einmal beendet ist¹. »

Paris : « Paris ! »

Haute mondanité internationale :

1920 : le prince Christophe de Grèce épouse Nancy Leeds.

1929 : le duc des Pouilles épouse Anne de France. Le prince Christophe de Grèce épouse Françoise de France.

1930 : le prince du Piémont épouse Marie-José de Belgique.

1935 : le duc de Kent épouse Marina de Grèce.

1939 : le duc de Spolète épouse Irène de Grèce.

En Italie, la mondanité ne connut pas de métamorphoses pittoresques mais continua modestement, ne prenant que très rarement pour exemple les modèles étrangers. Quelques saisons se déroulèrent sous le signe de la distinction et de l'intelligence (il existe bien sûr une intelligence mondaine). Nous citerons en exemple la période animée à Naples par Marcello Orilia et la belle Anna Maria Croce, car la malice napolitaine et sa désinvolture sereine furent vraiment la source d'une infinité d'inventions divertissantes. A Venise, la comtesse Morosini préside, avec une autorité désormais historique, des diners qui ressemblent à des comités de bienfaisance. A Gênes, une « chasse aux objets perdus » resta célèbre, car en contraignant les invités à des recherches minutieuses elle les révéla pourvus de ressources inimaginables. A Florence, à Rome... mais on risquerait de tomber, en raison de la trop grande proximité des événements et des personnages, dans la *Cronaca*, chère, fut un temps, à des revues comme *Lidel*, et qui nous déplaît au moins autant que l'habitude, encore très répandue, des visites réciproques des « dames » des chefs de bureau l'après-midi, ou que les *bridgettini* vespéraux. En d'autres termes, tout ce qui reste encore de vanité et d'inimitié à peine voilée sous des allures d'affection. En dépit de la guerre, en dépit des uniformes de soldats, d'infirmières ou de travailleuses qu'une grande partie des personnes qui furent « brillantes » a dû revêtir, de nombreux salons restent ce qu'ils étaient : seule quelque sombre allusion au manque de cigarettes américaines et de beurre marque un changement d'époque.

I.B.

Traduit de l'italien par Christian Paoloni.

Ce texte est extrait de *Usi e costumi, 1920-1940. Sellerio, Palerme, 1981.*

1. « Une utopie venue d'un lointain avenir, une fois que la guerre mondiale sera terminée. » (N.d.R.)